

Le « romanesque réel » dans *La Révolution*

Margerit et les Girondins

par François Gilardi

ROBERT MARGERIT n'aimait pas les Girondins, et surtout pas la plus séduisante d'entre eux, madame Roland. « Je la guillotine demain, écrit-il dans son *Journal de la Révolution*, — sans peine, car je n'aurais pas été de ses soupirants, loin de là ».

Il faut que l'aversion soit réelle car ce type d'appréciation personnelle est rare chez lui, s'agissant des personnages mis en scène dans *La Révolution*. Seuls les Girondins sont gratifiés de ces jugements négatifs chaque fois qu'ils apparaissent dans le *Journal*. À la date du 25 avril 1961, il évoque « la longue bataille entre la Gironde et la Montagne » et conclut sur « l'imbécillité de la Gironde » qui débouchera sur son élimination de la Convention, les 31 mai et 2 juin 1793. Quelques semaines plus tard, Margerit s'en prend à Louvet, garçon « sympathique et stupide » : « Son admiration pour madame Roland, son affection pour le ménage l'aveuglaient, le rendaient capable des stupidités, des crédulités les plus délirantes envers les ennemis de ses amis ».

Comment, dans ces conditions, ne pas entendre un peu l'auteur lui-même, quand, dans le roman, Danton lance, à propos des mêmes Girondins : « Ce tas d'imbéciles menés par une précieuse ridicule ». Encore un coup sur la femme. Quant au mari, « Coco Roland », « pauvre homme, entraîné par la vanité dans les troupes inconsistantes de la



Portrait de madame Roland

Gironde », Margerit se charge de le « suicider » avec ce commentaire du *Journal* : « *Exeunt* les Roland. Je ne peux vraiment pas les regretter ».

Aucun des acteurs de la « faction girondine » n'est vraiment épargné, ni le leader, « ce pauvre Brissot, pas très intelligent », ni Vergniaud, le Limougeaud, « pas très avisé en dehors de ses grands mouvements d'inspiration ». Voilà ce qu'on trouve dans le roman. Et dans le *Journal* : « Ah si Vergniaud, au lieu d'être un Limousin indolent, avait eu la puissance d'application de Robespierre ! ». Encore un exemple ? Dans le *Journal* : « Tous les Girondins se ressemblent par là : ils portaient, à la tribune et dans leur action politique, non pas la logique et la raison mais une passion sentimentale ». Ce qui donne, dans le roman, après un discours de Vergniaud à la Convention : « Claude (...) ne voyait là au total que de la sensibilité et du lyrisme ». L'écrivain semble bien laisser parler son cœur au risque de gauchir le récit historique. Alors, partisan, Margerit ? Pas si simple...

D'abord, à l'appui de son opinion sur les Girondins, il dispose d'une caution de poids : Albert Mathiez, qu'il a lu et relu et dont l'œuvre domine l'historiographie universitaire du moment. C'est dans ce creuset que s'est forgée l'intime conviction de Margerit sur l'action des Girondins : ils furent vaincus, écrit Mathiez, « parce qu'ayant déchaîné la guerre étrangère, ils ne surent pas procurer la victoire et la paix, parce qu'ayant les premiers réclamé la république, ils ne surent pas se résoudre à renverser l'un et à proclamer l'autre, parce qu'ils hésitèrent à tous les moments décisifs, parce qu'ils donnèrent l'impression par leur politique équivoque, qu'ils nourrissaient des arrière-pensées égoïstes, arrière-pensées de maroquins ministériels (...) parce qu'au milieu de la terrible crise économique qui sévissait, ils s'élevèrent avec tristesse et amertume contre

toutes les revendications de la classe des sans-culottes (...) parce qu'ils s'opposèrent avec une obstination aveugle à toutes les mesures extraordinaires que la situation exigeait... »

Obstination, aveuglement : les mots reviennent, dans le roman comme dans le *Journal*, avec une régularité qui ne laisse aucun doute sur la familiarité de Margerit avec l'analyse de Mathiez. Obstination contre la Commune de Paris, contre toute forme de pression insurrectionnelle de la foule parisienne et contre les députés montagnards quand ils se font les relais de cette pression au sein de la Convention. Aveuglement ensuite devant les risques que cette obstination leur font courir quand le rapport des forces se retourne contre eux entre l'été 1792 et le printemps 1793.

Aux défauts qu'il leur voit, vanité, indolence, sentimentalisme, ambition, qui grèvent sérieusement leurs qualités, au premier rang desquelles brille le talent oratoire de Vergniaud, Margerit ajoute donc, avec Mathiez, un manque absolu de lucidité stratégique que l'historien professionnel met sur le compte d'une politique de classe au service de la bourgeoisie. Cette analyse « de classe », le romancier ne la reprend pas explicitement, puisqu'elle serait anachronique, mais elle apparaît en transparence quand il dénonce « les goûts aristocratiques » de Girondins qui se méfient du peuple.

Est-ce à dire que l'écrivain se contente de mettre en scène la thèse de l'historien ? Non. L'invention margeritienne s'alimente directement à la source des archives. Elle serait bien trop à l'étroit dans un tel cadre, même si elle n'en ignore pas les contours. Avec cette question de la relation entre l'Histoire et le récit, nous voilà au cœur du « moteur » littéraire de Margerit. Faire coïncider vérité historique et nécessités du récit, c'est à cela que travaille

l'auteur tout au long de son œuvre et c'est de ce côté qu'il faut chercher la vraie clé des jugements portés sur les Girondins dans le livre.

Le fait de redonner vie, par le roman, à des figures authentiques de notre histoire a heurté certaines sensibilités critiques, comme celle du chroniqueur littéraire du *Monde* Pierre-Henri Simon, au moment de la parution d'*Un vent d'acier*. La liberté de l'écrivain d'une part, la force du résultat d'autre part, empêchent qu'on remette en cause la légitimité de l'entreprise de Margerit. En revanche, le questionnement historique appliqué à son œuvre est parfaitement légitime. Seulement, en déplaçant sans cesse, au nom du récit, la frontière entre le réel – c'est-à-dire l'attesté – et l'imaginaire, Robert Margerit se dérobe à ce questionnement. Le *Journal de la Révolution* nous le confirme régulièrement : Margerit ne doute pas un instant faire œuvre d'historien. Mais c'est un historien qui emprunte au romancier les outils lui permettant de recréer des réalités humaines profondes que les documents historiques ne livrent que rarement.

Contrairement à l'historien, le romancier ne met pas en scène des forces ni des concepts mais des personnages. Des forces se sont déchaînées pendant la Révolution mais elles s'incarnaient dans des hommes qui en ont orienté le cours. C'est dans l'intimité de ces hommes que nous conduit Margerit pour nous aider à saisir l'insaisissable, la part d'irrationnel au cœur des événements les plus terribles.

Comment et pourquoi la Convention a décidé l'élimination des Girondins ? Les historiens explorent la rationalité de l'événement, le romancier tente de refaire fonctionner les ressorts psychologiques à l'origine d'une décision effrayante.

L'opinion de Margerit sur les Girondins ne compte pour rien au regard du projet de l'écrivain : amener le

lecteur, déjà plongé corps et âme dans la tourmente révolutionnaire depuis plus de deux volumes, à admettre la mise en accusation puis l'exécution de Brissot, Vergniaud, Gensonné et les autres, dont la belle Manon Roland.

Le lecteur y est conduit par un procédé romanesque classique : l'identification à l'un des héros du livre. Depuis le début de *La Révolution*, il vit les événements par le regard d'un député de Limoges, Claude Mounier-Dupré, personnage central paré de bien des vertus. L'une de ses principales qualités, particulièrement utile dans la conduite du récit, est sa faculté d'anticipation. Son créateur l'a largement pourvu de cette lucidité qui manque aux Girondins et qui lui permettra, par des options politiques avisées, de sortir indemne de la Terreur jacobine puis thermidorienne, menant ainsi l'Histoire et le récit à son terme. Il épouse la marche de la Révolution dans le sillage immédiat de Robespierre, cette marche que les historiens comme Albert Mathiez considèrent comme une marche en avant, un authentique progrès social jusqu'à la chute de « l'Incorruptible » le 9 thermidor. Le lecteur a toutes les raisons d'épouser à son tour le point de vue de ce député qui porte le meilleur des idéaux révolutionnaires et de percevoir avec lui comme mauvais voire criminels tous ceux qui veulent en interrompre le cours parfois violent mais toujours juste. Les Girondins sont de ceux-là à partir du 10 août 1792 et de l'instauration de la république.

Mathiez pense que les amis de madame Roland ont été condamnés par le tribunal de l'Histoire, Margerit doit raconter comment ils ont été condamnés par les jurés du tribunal révolutionnaire. Il ne suffit pas qu'ils aient eu politiquement tort, par exemple en œuvrant derrière Brissot pour le déclenchement de la guerre étrangère. La démarche de l'écrivain exige qu'ils se soient rendus odieux et dangereux aux yeux de Claude, député de la Montagne

mais surtout « représentant » des électeurs à la Convention. Une démarche littéraire originale que Margerit qualifie lui-même de « romanesque réel ».

Ainsi se justifie l'avalanche de notations péjoratives accolées à la plupart des acteurs de la Gironde, le peu de cas qui est fait de l'héritage d'un Condorcet ou le manque de considération pour madame Roland.

Ainsi s'explique également que le récit de Margerit, marqué par une historiographie « datée », ait si bien résisté au temps. Le lecteur d'aujourd'hui, plutôt nourri des travaux de François Furet, de Mona Ozouf et d'autres, n'a plus le regard de Mathiez ou de Soboul, son disciple des années cinquante, sur le processus révolutionnaire. L'histoire de la Révolution ne se réduit plus à l'histoire de la lutte des classes. Le « sens de l'Histoire » a été quelque peu brouillé depuis la publication de l'œuvre de Margerit en 1962. Et notre lecteur s'identifiera sans doute moins spontanément à Claude qu'au temps où le robespierrisme triomphait dans l'opinion universitaire et scolaire. Mais le personnage a suffisamment d'épaisseur romanesque, de vraisemblance et aussi de distance avec les événements pour passer sans pâlir le cap de ces réévaluations historiques.

La Révolution racontée par Margerit reste une histoire fantastique.